

## 1.1 Pourquoi choisir le Cambodge ?

Le Cambodge, c'est le genre de pays qui ne te vend pas du rêve sur brochure glacée, mais si tu sais lire entre les lignes, tu y trouves une marge de manœuvre que d'autres destinations t'ont déjà verrouillée. Il ne promet pas la perfection, mais il t'offre de la latitude. Et dans un monde qui se contracte sur le contrôle, c'est déjà énorme.

Tu poses un pied ici et très vite, tu sens la tension s'inverser. Pas parce que tout est fluide, mais parce que tout est encore possible. L'économie carbure à 5 % de croissance, ce qui, dans la région, n'est pas exceptionnel, mais reste solide. Ce ne sont pas les start-ups technologiques qui font tourner la machine, mais les vieilles constantes : textile, construction, tourisme et agriculture. C'est brut, souvent inégal, mais stable, et surtout, ça crée un écosystème où tu peux insérer ton projet, ton activité, ton quotidien, sans te heurter à mille murs administratifs.

Conseil d'initié : ici, personne ne te demandera un pedigree parfait pour ouvrir un business ou t'installer à long terme. C'est à la fois une chance et un risque. Tu peux construire quelque chose de solide, mais tu peux aussi t'y perdre si tu n'as pas les pieds sur terre.

Ce qui attire au Cambodge, ce n'est pas tant le coût de la vie en soi, mais le ratio entre ce que tu dépenses et ce que tu peux t'offrir. En province, tu peux vivre décemment avec 1 200 USD par mois, logement inclus. Ce n'est pas le luxe, mais tu manges frais, tu vis au rythme du soleil, et tu ne te ruines pas pour une consultation médicale ou un plat au resto. Par contre, si tu vis à Phnom Penh comme si tu étais à Paris, attends-toi à te faire siphonner. L'inflation dans les quartiers expat est réelle, et la scolarité internationale peut exploser ton budget en deux.

À éviter : venir en pensant que tout sera "pas cher". Le Cambodge est devenu une terre d'expatriés fortunés, surtout dans certains quartiers de Phnom Penh et Siem Reap. Les prix suivent la demande. Tu veux vivre "comme un local" ? Très bien. Mais vis aussi avec les contraintes locales.

L'écart entre les revenus des expatriés et le salaire médian local (en-dessous de 300 USD) est abyssal. Et ce fossé ne se réduit pas avec le temps. Il se creuse. C'est une donnée que tu dois intégrer si tu comptes embaucher, négocier un loyer, ou tout simplement socialiser. Parce que tu ne seras jamais perçu comme neutre ici, même si tu parles khmer et que tu manges avec les doigts.

La culture du travail te surprendra peut-être. Officiellement, tu as droit à 18 jours de congés, et 20 jours fériés nationaux (oui, le calendrier bouddhiste est généreux). En pratique ? Si tu bosses pour une ONG, une école internationale ou une boîte occidentalisée, tu seras plutôt bien loti. Mais dans le privé cambodgien, attends-toi à des horaires qui s'étirent et une gestion du temps... disons "souple". L'ambiance est moins tendue qu'en Europe, mais les deadlines restent floues, les silences parfois longs, et les rendez-vous souvent repoussés.

Règle invisible : ici, ce n'est pas l'urgence qui commande, c'est la relation. Ne pas brusquer, ne pas insister. Le "Cambodian time" est réel, et si tu le combats frontalement, tu perds à tous les coups.

Sur les classements internationaux, le Cambodge joue franc jeu. La sécurité, pour un expatrié, est globalement correcte. Tu peux marcher la nuit dans Phnom Penh sans paranoïa, tant que tu ne t'égarres pas dans les zones sensibles. Mais c'est un calme fragile : les vols à l'arrachée existent, la police est imprévisible, et ton passeport peut faire office de carte bancaire en cas de pépin.

La santé, elle, est à deux vitesses. Tu tombes malade dans la brousse ? Mauvaise pioche. À Phnom Penh, tu trouves de très bonnes cliniques privées (souvent tenues par des Français, Japonais ou Thaïlandais), mais les tarifs piquent. Beaucoup d'expats préfèrent aller se faire soigner en Thaïlande. Et pour les urgences graves ? Mieux vaut avoir une assurance qui couvre l'évacuation médicale. Sinon tu joues avec ta santé, au sens littéral.

Côté éducation, même constat : tu as des écoles internationales très correctes, parfois bilingues, souvent très chères. Si tu viens avec des enfants, prépare-toi à faire des compromis entre coût, qualité et proximité. Le public, lui, n'est même pas une option si tu n'es pas prêt à ce qu'ils passent la journée à copier du texte sans apprendre à réfléchir. Astuce de survie : pense à inscrire tes enfants avant même d'avoir ton visa définitif. Les places sont limitées, les files d'attente longues, et les bons établissements se font discrets.

Sur le papier, le Cambodge affiche une liberté de la presse constitutionnelle. Dans la réalité, les journalistes d'opposition disparaissent du paysage médiatique, les sites critiques sont bloqués, et les autocensures sont devenues une seconde nature. Si tu comptes bloguer, podcaster ou simplement t'exprimer en ligne sur des sujets sensibles, prends un VPN dès le premier jour. Ce n'est pas de la parano, c'est de l'hygiène numérique.

Quant à la corruption, inutile de faire semblant de la découvrir. Elle est partout, du flic de quartier au bureau de l'immigration. Mais elle a sa logique propre. Ce n'est pas toujours une mafia brutale, c'est souvent un système d'arrangements, de petits paiements, de réseaux. Ce n'est pas propre, mais ce n'est pas non plus l'anarchie. Tu dois juste comprendre les règles non dites pour éviter de te faire plumer.

Le climat tropical, lui, ne te fera pas de cadeaux. Entre la chaleur lourde, les pluies diluviennes, l'humidité qui pourrit tout ce que tu oublies dans un placard, tu vas vite revoir ta garde-robe et ta patience à la baisse. Phnom Penh, en saison des pluies, c'est une ville marécageuse où même les motos glissent. L'air est chargé de particules, la poussière s'infiltré partout, et la clim devient une dépendance.

Conseil d'initié : installe un petit purificateur d'air dans ta chambre dès ton arrivée. Ce n'est pas un luxe. C'est ce qui fera la différence entre des réveils frais et une sinusite permanente.

Niveau connectivité, c'est mieux qu'on l'imagine. Phnom Penh et Siem Reap sont bien reliées à l'international. L'ouverture du nouvel aéroport de Siem Reap en 2023 a donné un coup de boost aux liaisons vers Bangkok, Kuala Lumpur ou Guangzhou. En revanche, à l'intérieur du pays, c'est une autre histoire : les routes sont longues, souvent saturées, et les trains, symboliques. Tu veux du confort ? Prends l'avion domestique. Tu veux de l'authenticité ? Prends ton mal en patience dans un mini-van.

Enfin, la politique migratoire cambodgienne est un OVNI dans la région. Pas de quotas absurdes, pas de test linguistique humiliant, pas de flicage permanent. Mais attention : ce n'est pas parce que c'est facile d'entrer que c'est simple de rester réglo. Les visas longue durée sont accessibles, mais leur renouvellement dépend souvent d'un flou juridique qui te rend dépendant d'agents, d'intermédiaires ou de ton employeur. Et les incitations fiscales ? Quasiment nulles, sauf pour quelques profils très ciblés (investisseurs avec business local, principalement).

À éviter : signer un contrat sans avoir compris les conditions exactes de ton visa. Trop d'expats se retrouvent bloqués, coincés, ou expulsés pour un papier mal rempli.

Alors, pourquoi choisir le Cambodge ?

Parce que malgré ses failles, ou peut-être à cause d'elles, il te laisse encore une marge d'action. Ce n'est pas un pays qui te materne, mais un pays qui te teste. Il t'observe, il te jauge. Et si tu t'adaptes, il t'accueille. Pas avec un tapis rouge, mais avec une vraie place, si tu sais la prendre sans arrogance.

## 1.2 À quoi s'attendre concrètement

Le Cambodge, c'est un peu comme un contrat sans petites lignes... parce que tout est dans les petites lignes. Tu peux t'installer vite, parfois en une semaine chrono, mais rien n'est jamais vraiment linéaire. Il faut t'attendre à un mélange déroutant d'efficacité souterraine et de lenteur bureaucratique digne d'un film de Tarkovski version tropicale.

Commençons par les délais. Le visa de travail ou business, en théorie, c'est rapide. En quelques jours si tu passes par un fixeur efficace, en quelques semaines si tu veux faire ça "propre". Mais ne confonds pas vitesse et simplicité. Un visa EB (business) ne suffit pas : tu dois l'associer à un permis de travail. Et ça, c'est une autre paire de manches, avec des justificatifs à rallonge, des traductions certifiées, et une administration qui ferme parfois ses portes "parce qu'il pleut".

Astuce de survie : prévois au moins deux copies certifiées de tous tes documents essentiels avant le départ. Et garde-les en version numérique sur une clé USB planquée dans ta valise. Ici, perdre un papier peut bloquer un processus entier.

Le logement, lui, peut se trouver rapidement, parfois en deux ou trois visites. Mais attention : les bailleurs demandent souvent deux à trois mois de loyer de caution, surtout si tu n'as pas de garant local. Et ils aiment le cash. En liquide, en main, sans reçu si tu ne demandes pas. La signature se fait vite, mais ce n'est pas un contrat français. Parfois, le "contrat" se résume à une page vague avec ton prénom mal orthographié. Et pourtant, ce sera ton seul recours si ça tourne mal.

L'ouverture d'un compte bancaire ? Une semaine si tout va bien. Mais il te faudra un bail, un numéro cambodgien, ton passeport, et parfois une lettre d'un employeur. Oui, même si tu es freelance. L'employé au guichet peut te sourire tout en refusant ton dossier parce qu'il manque un tampon, ou parce que la facture EDF à ton nom ne date pas du bon mois. Tu veux aller vite ? Passe par une banque qui a l'habitude des étrangers, comme ABA ou ACLEDA. Et prépare-toi à justifier chaque virement si tu reçois des fonds depuis l'étranger.

Côté santé, les choses sont paradoxalement simples. Si tu as une assurance privée internationale, tu es couvert dès que tu signes. Pas besoin d'attendre un mois ou de passer par une CPAM locale. Mais les cliniques, elles, n'acceptent pas toutes le tiers-payant. Tu avances les frais, tu te débrouilles ensuite avec ton assurance. C'est rapide, oui. Mais ce n'est pas donné.

Les revenus, maintenant. Si tu es enseignant dans une école internationale, tu peux espérer entre 1 200 et 2 000 USD par mois. Ça paraît correct, mais attention : certaines écoles imposent des horaires de moine et une pédagogie rigide. Freelance ou entrepreneur ? Là, c'est la jungle. Tu peux cartonner si tu bosses avec l'étranger et gardes tes revenus hors du système local. Mais tu peux aussi végéter, surtout si tu espérais vivre du marché cambodgien. Le coût de la vie te sauve la mise, mais pas si tu vis comme un expat avec enfants en école privée, villa climatisée et resto trois fois par semaine.

À éviter : baser ton budget sur les témoignages des groupes Facebook. Entre ceux qui exagèrent pour se la raconter et ceux qui vivent à la roots dans un village sans électricité, tu n'auras qu'une vision floue. Viens avec six mois de matelas, observe, et ajuste ensuite. Le déphasage culturel, lui, ne prévient pas. Il s'infiltré dans les silences, les "oui" qui veulent dire non, les sourires qui cachent l'agacement. Ici, on ne te dira jamais frontalement que tu es déplacé. On te laissera simplement mariner dans ton erreur. Les Cambodgiens détestent le conflit direct. Ils privilégient les non-dits, l'humour détourné, la politesse extrême même quand ils pensent le contraire. Si tu es frontal, rationnel et impatient, tu vas souffrir.

Règle invisible : ne jamais hausser le ton, même quand tu es dans ton bon droit. Celui qui s'énerve a tort, socialement parlant. Et ça te fermera des portes sans que tu comprennes pourquoi.

L'administration, elle, ressemble à un labyrinthe lentement mouvant. Les files sont longues, surtout pour les permis de travail, les licences, les enregistrements. Tu traduis, tu certifies, tu apostilles, tu legalises. Tout coûte quelque chose. Et tout prend du temps. Même une simple attestation peut te demander trois rendez-vous et trois cafés.

Les coûts invisibles sont justement là où les galères s'accumulent : 2 à 3 mois de caution pour le logement, des frais de traduction à 20 USD la page, des coûts d'école privée qui explosent (5 000 à 20 000 USD par an selon l'établissement), une assurance santé doublée si tu es employé localement mais veux quand même garder une couverture internationale. Sans parler des "petits frais" pour accélérer certains papiers, ou pour débloquer un dossier qui "coince un peu"...

Côté intégration, il faut du temps. Ne crois pas que les réseaux sociaux vont remplacer le lien humain. Ils t'aident à te loger, à trouver une nounou ou une moto, mais ce n'est pas là que tu vas construire de vraies amitiés. Avec les Cambodgiens, il te faudra parler khmer, ne serait-ce que quelques phrases. C'est un signe de respect. Sans ça, tu resteras dans la bulle expat, avec ses brunchs hors de prix et ses plaintes sur la chaleur.

Conseil d'initié : commence à apprendre le khmer dès les premières semaines, même si c'est juste les formules de base. Ça changera radicalement la façon dont on t'aborde, et dont on t'aide.

Tu vas aussi découvrir que les amitiés prennent du temps ici. La confiance ne se donne pas, elle se construit. Mais une fois qu'elle est là, elle est profonde. Les Cambodgiens ne s'ouvrent pas facilement, mais quand ils le font, ils t'intègrent dans leur réseau comme si tu faisais partie de la famille. Et ça, dans un pays où l'administration te teste en permanence, c'est un atout vital.

Le Cambodge, au fond, c'est un territoire d'entre-deux : entre formalité et improvisation, entre bureaucratie et débrouille, entre douceur apparente et rigidité sociale sous-jacente. Si tu sais jouer avec ces contrastes, tu y trouveras une respiration rare. Sinon, tu risques de t'essouffler très vite.

Et c'est exactement pour ça qu'il faut arriver les yeux ouverts, la tête prête, et surtout, le temps d'adaptation que beaucoup n'anticipent jamais.

## 1.3 Aperçu culturel rapide

Le Cambodge, c'est un pays qui ne se comprend pas à coups de guides touristiques ou de soirées expat. Il faut le vivre de l'intérieur, dans ses silences, ses sourires, ses routines de village ou de quartier. Si tu débarques avec tes codes occidentaux, tu risques de mal lire les signaux, ou pire : de les ignorer.

La première chose à intégrer, c'est que tu n'es pas au centre du jeu. La culture cambodgienne repose sur le collectivisme, pas sur l'individu-roi. Ici, on ne se définit pas par ses opinions, mais par son rôle dans le groupe : la famille, l'entreprise, le quartier, la hiérarchie sociale. Ce que tu fais ou dis a toujours une résonance collective, même si personne ne te le dit en face.

Règle invisible : l'harmonie du groupe prime sur la vérité individuelle. Si tu dis une vérité "qui dérange", on ne te contredira peut-être pas... mais tu seras mis à l'écart.

La hiérarchie est omniprésente, parfois de manière subtile, parfois brutalement visible. Âge, fonction, statut marital, richesse perçue, tout ça définit ta place dans l'échelle sociale. Et tu es censé la respecter. Tu ne tutoies pas un supérieur. Tu ne remets pas en question un aîné. Et tu ne contredis pas un moine, même s'il te débite des absurdités.

Tu sentiras aussi très vite l'importance de la famille. Elle est au cœur de tout. Les décisions sont rarement individuelles : mariage, déménagement, boulot, achat d'une moto... tout est discuté, validé, influencé par le noyau familial. Et dans ce noyau, le modèle patriarcal reste très ancré. L'homme dirige, la femme gère. Les exceptions existent, mais elles ne sont pas valorisées.

À éviter : parler de liberté individuelle ou de féminisme frontalement, surtout en milieu rural. Tu seras vu comme quelqu'un de "conflictuel" ou "étranger aux vraies valeurs".

La barrière linguistique ne se résume pas à une question de mots. Elle est culturelle. Les Cambodgiens parlent peu, observent beaucoup, et expriment souvent par le non-dit. Un silence peut être un "non", un sourire peut être un malaise, un hochement de tête peut signifier "je n'ai rien compris mais je ne veux pas perdre la face". Si tu insistes, tu passes pour un bulldozer.

Conseil d'initié : observe plus que tu ne parles les premières semaines. Regarde comment les gens interagissent entre eux, pas seulement avec toi. C'est là que tu captteras les vraies règles du jeu.

Le sourire, c'est la clef. C'est un outil social, pas un marqueur d'émotion. Il désamorce, il évite le conflit, il met de la distance sans agresser. Si quelqu'un te sourit quand tu es en colère, ce n'est pas de la moquerie. C'est une manière de te dire : "ne me force pas à te répondre, tu perds ton temps." Et si tu ne souris pas, tu es vu comme froid, méfiant, voire agressif.

Côté normes familiales, c'est assez clair : le mariage et les enfants sont perçus comme des étapes naturelles, quasi obligatoires. Un homme ou une femme célibataire après 35 ans ? Étrange. Suspect. Tu verras les regards interrogateurs, les questions à peine voilées. Et ne t'attends pas à un coming out simple si tu es LGBTQ+. La tolérance est variable selon les milieux, mais la reconnaissance est inexistante. Tu peux vivre en couple homosexuel à Phnom Penh dans une relative tranquillité, mais pas avec visibilité ni protection légale.

À éviter : afficher ton intimité dans l'espace public, même hétéro. Les gestes d'affection sont rares, et souvent mal interprétés.

Le clivage urbain/rural est énorme. Phnom Penh et Siem Reap, c'est la façade "moderne" : cafés, coworkings, écoles internationales, motos électriques, pubs irlandais. Mais à peine tu sors du centre, tu retombes dans des rythmes de vie d'un autre temps : marchés en plein air, routes de terre, coupures d'électricité, eau de puits, et une lecture du monde très ancrée dans la tradition et la religion.

Dans les zones rurales, l'anglais disparaît, le khmer devient indispensable, et ton statut d'étranger peut basculer de "cool expat" à "anomalie sociale" selon comment tu te comportes. Ce n'est pas de l'hostilité, c'est juste que tu représentes une énigme qu'ils n'ont pas les codes pour décoder.

Astuce de survie : si tu vis à la campagne, implique-toi dans des rituels locaux : fêtes, dons au temple, entraide de quartier. Même si tu ne comprends pas tout, ta présence respectueuse te donne une place.

La culture populaire passe aussi par des marqueurs forts. Le Nouvel An khmer, en avril, c'est l'événement majeur : trois jours de célébration, de retour au village, de cérémonies religieuses... et de batailles d'eau. Tout s'arrête, littéralement. Et si tu tentes d'avoir un rendez-vous administratif cette semaine-là, autant parler à un mur.

Le Water Festival, en novembre, célèbre le renversement du courant du Tonlé Sap, un phénomène unique. L'ambiance est festive, familiale, colorée, mais aussi épuisante si tu es allergique aux foules, au bruit et à la poussière.

Les sports de combat traditionnels, comme le Pradal Serey (cousin du muay thai), sont très populaires, mais attention : ce n'est pas du folklore pour touristes. C'est un marqueur identitaire, souvent lié à une virilité très codifiée. Si tu veux t'y intéresser, fais-le sérieusement, pas comme un hobby de passage.

Et puis, il y a les figures symboliques. Le roi Sihamoni, même s'il n'a aucun pouvoir réel, est respecté comme un pilier national. Les moines bouddhistes, eux, occupent une place à part. Tu peux les croiser dans les temples ou dans la rue, en train de bénir un taxi ou de recevoir une offrande. Leur rôle est spirituel, mais aussi social et politique. Ils observent tout, ils entendent tout. Et ils parlent parfois plus qu'on ne croit.

Règle invisible : ne tourne jamais le dos à un moine quand tu quittes un lieu sacré. C'est perçu comme un manque de respect total.

Le Cambodge, au fond, c'est une culture de l'équilibre fragile entre modernité et tradition, ouverture et repli, sourire et silence. Si tu viens avec l'idée de "comprendre" le pays, tu risques de passer à côté. Mais si tu l'acceptes comme un terrain mouvant, à apprivoiser lentement, alors il commence à se dévoiler.

Et ce qu'il dévoile n'est pas toujours facile à intégrer, mais toujours digne d'intérêt.

## 1.4 Environnement politique et libertés

Le Cambodge, politiquement, ce n'est pas une dictature brutale. C'est bien plus subtil, et donc, plus glissant. Si tu t'attends à un État policier à la nord-coréenne, tu risques de te détendre un peu trop vite. Ici, le contrôle se fait par réseaux, loyautés, silences organisés. Et c'est précisément cette ambiance feutrée qui piège les naïfs.

Sur le papier, le Cambodge est une monarchie constitutionnelle. Tu as un roi, Norodom Sihamoni, très respecté, figure culturelle et morale. Mais dans les faits, le vrai pouvoir est concentré entre les mains du Premier ministre, Hun Manet, fils de Hun Sen, qui a régné plus de 35 ans. On ne parle pas de transition politique ici, mais de continuité familiale. Le costume a changé, le système reste intact.

Règle invisible : ne critique jamais la monarchie ou la famille royale en public, même entre amis expats. Ce n'est pas une précaution, c'est une ligne rouge.

La justice, elle, avance à deux vitesses : lente pour le citoyen lambda, expéditive pour les opposants. Si tu te retrouves mêlé à un litige civil, type arnaque immobilière ou différend commercial, prépare-toi à des mois d'attente, des audiences reportées à l'infini, et des verdicts parfois incompréhensibles. Ce n'est pas de l'inefficacité pure, c'est un système qui fonctionne par pressions croisées, rapports de force, et enveloppes sous la table.

Conseil d'initié : en cas de conflit, privilégie toujours la médiation avant d'aller au tribunal. Tu gagneras du temps, de l'argent et tu éviteras l'humiliation de t'entendre dire que ton dossier est "incomplet" alors que tout est en règle.

La liberté d'expression, au Cambodge, est une chimère. Tu peux parler, oui. Mais on t'écoute. Et parfois, on note. Si tu es journaliste, militant, blogueur politique ou même simple relai d'opinion un peu trop visible, tu entres sur le radar. La surveillance numérique est réelle : commentaires sur Facebook, partages d'articles sensibles, critiques même soft du gouvernement, tout peut être capté, surtout si tu bosses ou interagis avec des ONG locales.

Astuce de survie : installe un VPN fiable dès ton arrivée, et évite de connecter tes comptes pro et perso sur les mêmes appareils. C'est une précaution de base ici, pas une obsession parano.

Les médias cambodgiens, pour la majorité, sont tenus en laisse. Beaucoup appartiennent à des proches du pouvoir ou sont dépendants de licences renouvelables à la discrétion de l'État. Le résultat ? Une autocensure massive, une presse locale timide, et des journalistes indépendants qui doivent ruser pour exister. Des plateformes comme VOD, qui faisaient encore un vrai travail d'investigation, ont été fermées ou étranglées par des restrictions administratives. En 2025, ce qu'il reste de critique se fait souvent depuis l'étranger.

Tu veux suivre l'actualité ? Tu peux lire le Phnom Penh Post ou le Khmer Times, mais sache que leur ton est... prudent. Pour avoir une vision un peu plus lucide, il faut croiser les sources, suivre les pages Telegram non-officielles, et surtout écouter ceux qui vivent sur le terrain depuis longtemps.

À éviter : publier sur les réseaux sociaux un avis tranché sur la politique cambodgienne, même si ça te semble anodin. Les expats ont été expulsés pour moins que ça.

Et que dire de la lutte anticorruption ? Elle est brandie à chaque discours officiel, à chaque visite diplomatique. Il y a des commissions, des slogans, des promesses. Et pourtant, dans les faits, la corruption reste une pratique quotidienne, du flic de quartier au ministère. Ce n'est pas seulement une faille du système, c'est le système.

Les lanceurs d'alerte locaux, les ONG critiques ou les activistes qui tentent de documenter les abus le paient cher. Harcèlement administratif, perquisitions, arrestations pour des motifs flous, ou tout simplement disparition du paysage médiatique.

Et toi, en tant qu'expat ? Tu n'es pas leur priorité, mais tu n'es pas invisible non plus. Si tu te mêles de trop près à des sujets politiques ou de droits humains, tu deviendras vite "persona non grata". Et ici, ça se traduit par une annulation de visa, une expulsion sans appel, et une interdiction d'entrée qui peut durer des années.

À éviter : t'afficher dans des manifestations, même pacifiques, même organisées par des ONG. Tu n'es pas couvert par les mêmes protections que dans ton pays d'origine.

Cela ne veut pas dire que tu dois vivre en parano. Mais il faut comprendre les lignes de tension, et savoir où tu mets les pieds. Le Cambodge ne cherche pas à opprimer tout le monde, il veut juste que tout le monde reste à sa place. Si tu avances discrètement, sans chercher à provoquer ou à moraliser, tu peux vivre ici des années sans souci.

Mais si tu te crois en mission, si tu veux "réveiller les consciences" ou "faire bouger les choses", pose-toi d'abord cette question : pour qui, à quel prix, et avec quelles protections ?

Parce que dans ce pays, le pouvoir n'a pas besoin d'être violent pour être absolu. Il suffit qu'il soit patient, bien placé, et entouré de silence.

## 1.5 Fractures internes et tensions

Le Cambodge, si tu ne fais que le survoler, te semblera calme, presque lisse. Pas de guerre civile, pas d'émeutes quotidiennes, pas de discours enflammés à la télévision. Mais gratte un peu sous la surface, et tu découvriras un pays traversé de fractures profondes, invisibles au touriste, mais que tu ressentiras très vite si tu y vis.

D'abord, il y a le déséquilibre géographique, massif et persistant. Phnom Penh concentre la richesse, les infrastructures, les écoles internationales, les cliniques privées, les jobs qualifiés... et les étrangers. Sors de la capitale, et tu changes de monde. Le nord, certaines provinces de l'est ou les zones rurales du sud, vivent encore à un rythme qui n'a rien à voir avec celui des grandes villes. Les routes sont défoncées, les hôpitaux quasiment inexistantes, l'électricité capricieuse. Tu peux faire deux heures de route et perdre vingt ans de modernité.

Règle invisible : dans les campagnes, ton statut d'expat ne t'ouvre pas de portes, il peut même les refermer. La méfiance, l'incompréhension ou la distance culturelle y sont plus fortes. Tu es vu comme un OVNI, pas comme une opportunité.

Cette fracture est alimentée par une urbanisation rapide et brutale. Phnom Penh pousse dans tous les sens : gratte-ciels en kit, chantiers permanents, démolitions de quartiers entiers pour construire des malls ou des condos jamais habités. Derrière cette croissance, il y a une pression foncière énorme. Des familles sont expropriées, parfois avec compensation, souvent sans. Tu veux acheter un bien immobilier ici ? Tu entres directement dans ce jeu d'intérêts, de titres flous, de conflits larvés.

À éviter : te lancer dans un achat immobilier sans vérifier au cadastre et passer par un avocat local hors du réseau de l'agent qui t'a vendu le bien. Certains étrangers ont tout perdu en misant sur des terrains "pas encore en litige".

Et puis, il y a les fractures humaines, celles qu'on ne te montre pas dans les brochures. Les minorités vivent à la marge. Les Cham musulmans, les Vietnamiens du Cambodge (souvent installés depuis des générations mais toujours perçus comme "étrangers"), ou les populations montagnardes comme les Phnong ou les Kreung, sont tous dans des angles morts institutionnels. Ils ont peu de représentations, moins d'accès aux écoles, à la santé, à la justice.

Les Cham, pourtant citoyens cambodgiens, doivent souvent se battre pour accéder aux mêmes droits que leurs voisins khmers. Les Vietnamiens, eux, sont encore plus stigmatisés, surtout depuis que la Chine a renforcé son influence dans la région. Leur statut est ambigu : ils sont présents partout, dans la pêche, le petit commerce, les zones rurales... mais juridiquement, leur existence est sous condition.

Conseil d'initié : évite de te positionner dans les conflits de perception. Tu n'as pas toutes les clés historiques. Et les commentaires mal calibrés, même bienveillants, peuvent te cataloguer dans le mauvais camp.

La religion, elle, structure l'espace social. Le bouddhisme theravāda est omniprésent : dans les écoles, dans les discours politiques, dans les calendriers, les rues, les rapports de pouvoir. Ce n'est pas une foi discrète, c'est une norme. Les moines sont des figures sociales centrales, les temples des lieux d'influence autant que de prière. Les autres religions existent, islam, christianisme, animisme, mais elles n'ont ni la visibilité ni la légitimité du bouddhisme.

Règle invisible : ici, la religion n'est pas séparée de la politique. Critiquer un moine ou une pratique religieuse peut être lu comme une critique du système lui-même. Officiellement, la liberté de culte est protégée. Dans les faits, elle est tolérée tant qu'elle reste discrète, apolitique, et qu'elle ne conteste pas l'ordre établi. Des communautés protestantes ou musulmanes vivent leur foi, mais sous surveillance. Tu veux organiser un événement religieux non bouddhiste ? Attends-toi à un dédale de formalités... et à quelques freins officieux.

Et au cœur de tout ça, il y a un fantôme : les Khmers rouges. Le traumatisme n'est pas un chapitre d'histoire, c'est une mémoire vivante. Dans les familles, dans les silences, dans les regards. Le régime de Pol Pot a laissé des traces partout. Des cicatrices physiques, mais surtout psychiques. Personne n'en parle frontalement, sauf dans les musées ou les discours officiels. Mais tout le monde en porte les restes.

Les procès du Tribunal spécial, initiés avec l'aide de l'ONU, ont permis de condamner quelques responsables... mais la majorité des bourreaux vivent toujours au milieu des survivants. Et beaucoup de Cambodgiens ne veulent pas "revenir là-dessus". C'est trop lourd, trop proche, trop mal digéré.

Astuce de survie : si quelqu'un t'évoque cette période, écoute plus que tu ne parles. Ne compare pas, ne banalise pas, ne cherche pas à analyser. Tu n'as pas grandi ici. Tu ne peux pas savoir ce que ça représente.

Cette mémoire incomplète alimente un climat étrange : une forme de normalisation de l'autorité, de résignation, mais aussi de lucidité pragmatique. Les gens savent que le système est imparfait, parfois violent. Mais ils savent aussi ce qu'était le chaos total. Ils préfèrent le connu bancal à l'inconnu dangereux.

C'est ça, aussi, le Cambodge : un pays qui avance vite sur une terre encore gorgée de sang et de silences. Si tu veux y vivre, tu dois l'intégrer. Pas pour t'auto-censurer, mais pour ne pas jouer l'aveugle là où tout le monde voit, sans rien dire.

Et c'est ce silence, justement, qui est le plus parlant.